

■ MICHEL HERLAND

« Ce recueil aborde une grande diversité de sujets, à l'instar d'une fresque »

Connu en Martinique, en particulier dans les colonnes d'ANTILLA, comme l'économiste universitaire prenant parfois position sur des questions relatives à notre société, Michel Herland est également écrivain, auteur de recueils poétiques, de romans, d'une nouvelle, etc. Ainsi à l'occasion de la parution de son dernier ouvrage en date - un nouveau recueil intitulé « L'homme qui voulait peindre des fresques » - nous avons échangé avec l'auteur, amoureux de poésie.

PAR MIKE IRASQUE



Antilla : On ne vous connaissait pas comme poète, même si vous avez déjà touché à la littérature avec deux romans dont « La Mutine », qui était directement inspiré par les événements de 2009, n'est-ce pas ?

Michel Herland : La littérature n'est pourtant pas une vocation tardive mais il est vrai que, en dehors de quelques tentatives lors de ma jeunesse, elle était restée en sommeil. Elle a fini par se réveiller et j'ai eu la chance d'être édité. Ce recueil de poèmes est le troisième.

« *L'Homme qui voulait peindre des fresques* » ne ressemble guère aux ouvrages de poésie publiés de nos jours, tant par la

diversité des sujets que par la forme. Et sans que cela soit systématique, vous ne reculez pas devant la poésie rimée et les « mètres » réguliers, alexandrins ou autres : qu'en dites-vous ?

Je vous réponds d'abord sur le second point, qui risque effectivement de surprendre beaucoup d'amateurs de la poésie d'aujourd'hui, habitués aux vers libres. Il y a certes un risque à revenir à la versification classique mais j'aime bien citer Baudelaire à cet égard : "Les lois de la métrique n'ont jamais interdit à l'esprit original de s'exprimer. Le contraire est sans doute plus vrai". C'est là une assertion qui, d'une part, ne garantit évidemment pas que l'on écrira des beaux vers en suivant des règles et,

d'autre part, n'interdit nullement les "poèmes en prose", comme chez Baudelaire lui-même dans *Le Spleen de Paris*. Quant au premier point que vous évoquez c'est le même souci, en effet, de ne pas se laisser enfermer dans une thématique particulière. Il y a une poésie de la nature, de l'amour, de l'exotisme, du social, etc. : rien n'oblige à choisir.

Votre recueil est organisé en cinq parties. La première, intitulée « Tropiques », contient des poèmes directement inspirés par la Martinique. L'amour, la sensualité y apparaissent, ainsi que notre flore ; on y découvre aussi certaines communes de l'île - Sainte-Anne, Grand-Rivière - et même notre Histoire à travers deux poèmes : un hommage à Édouard Glissant et l'évocation du drame que fut la mort de ces trois jeunes* en décembre 1959.

Vous êtes plutôt éclectique, non ?

(sourire) J'habite à la Martinique depuis plus d'un quart de siècle : comment ne serait-elle pas présente et sous ses divers aspects ? L'amour, bien sûr, puisque je suis marié à une fille de la Martinique, et aussi ses villages, si attachants, tout comme sa nature qui demeure d'une merveilleuse richesse même si son domaine ne cesse de se réduire. À ce propos, c'est quand même un paradoxe qu'on continue de bâtir des maisons et centres commerciaux, alors que l'on ne cesse de nous parler de préservation de l'environnement, de diversité écologique, d'autonomie alimentaire et que notre île se dépeuple à une vitesse accélérée. Comprenez qui pourra... Et pourquoi ces poèmes consacrés à deux moments bien particuliers de l'Histoire de la Martinique ? La réponse vous paraîtra peut-être un peu courte :

aucune raison, sinon que l'inspiration ne se commande pas.

Dans la deuxième partie intitulée « Autres ailleurs », vous ne vous montrez pas tendre à l'égard de Nouméa : pourquoi ?

Nouméa qui s'est appelée à un moment "Port-de-France" ! Ce nom, trop proche de Fort-de-France, était bien sûr source de confusion, en premier lieu pour la Poste, et il fallut donc le changer. Nouméa est une belle ville au bord d'un superbe lagon. Cependant la Nouvelle-Calédonie, où j'ai exercé quelques responsabilités, a de quoi agacer car elle demeure *de facto*, sinon évidemment *de jure* (de droit, par la loi, ndr) une société d'apartheid, qui n'a rien à voir avec ce que l'on déplore parfois ici. Viennent ensuite deux parties, « Amères

destinées » et « Misères », encadrant une partie intitulée « Fantaisies », comme si vous vouliez nous laisser un moment de répit entre des textes dont la tonalité est plus sombre. « Le poète jette son cri », écrivez-vous, vous dites aussi « Ma poésie est une porte qui claque » : pouvez-vous nous en dire davantage sur cette tonalité ?

Ces "Fantaisies" montrent que la poésie n'est pas nécessairement une activité sérieuse et grave, qu'on peut s'amuser à l'écrire et, j'espère, à la lire. Néanmoins la poésie peut servir à autre chose. Face aux malheurs du monde, si la

poésie ne guérit pas elle peut au moins alerter, dénoncer. Un philosophe allemand s'est

demandé "Pourquoi la poésie en temps de détresse ?". Sa réponse n'est pas que la poésie ne sert à rien ; bien au contraire,

celle-ci est plus que jamais nécessaire lorsque le monde est malade ; non pas, encore une fois, comme une thérapie, mais comme

**« FACE AUX MALHEURS
DU MONDE, SI LA POÉSIE
NE GUÉRIT PAS ELLE PEUT
AU MOINS ALERTER,
DÉNONCER... »**



› La couverture du recueil

un appel à se monter lucides, à sortir de nos égoïsmes.

Je cite ici un quatrain du poème « *Dona eis requiem* » : « *Je pense à tous les pères privés de travail ; Aux gosses violentés et au chagrin des mères ; À tous les prisonniers d'un enfer familial ; À toutes les victimes d'une injuste misère.* » C'est un long poème, une litanie où vous invoquez toutes sortes de souffrances : la misère, les SDF, la famine, la prison, la maladie, la folie, à côté du mépris de ceux que vous appelez « les exploités et les puissants » et de l'insouciance que montrent, en général, les personnes favorisées à l'égard des malheureux. Partagez-vous la vision de l'écriture poétique qui serait, notamment, une éveilleuse de conscience ?

Tout d'abord il y a, fort heureusement, des patrons bienveillants et généreux, des gens aisés qui pratiquent la charité. Cela étant, si la poésie comme les romans et certaines créations artistiques peuvent aider certains - qui parfois se posent à tort en victimes - à prendre conscience de leurs privilèges, toutes ces pratiques auront fait la preuve qu'elles ne sont pas seulement d'agréables passe-temps.

Pour conclure, je m'interroge sur le choix de votre titre - *L'Homme qui voulait peindre des fresques* - qui reprend, sous une forme un peu condensée, celui de l'un des poèmes de la partie « Fantaisies » à savoir « *L'homme qui avait peut-être peint des fresques* » : pourquoi cela ?

Comme vous l'avez souligné ce recueil aborde une grande diversité de sujets, à l'instar d'une fresque. Le titre qui a été retenu laisse planer un doute sur le point de savoir si j'ai réussi ou non : de fait, ce n'est pas à l'auteur de dire s'il a atteint son but (sourire). Et pour finir, merci à vous et à Antilla de m'avoir donné la parole.

Propos recueillis par Mike Irasque

**Il s'agit de Julien Betzi, d'Edmond Eloi Véronique (dit Rosile) et de Christian Marajo.*

**Michel Herland, L'Homme qui voulait peindre des fresques, précédé d'un « Petit manifeste poétique », Paris, Andersen, 2023, 136 pages.*